adoptés restent les mêmes. Beaucoup de conjectures sont écartées, le texte est interprété plutôt que corrigé. Cependant, en quelques passages, quatre en tout, l'auteur s'est efforcé de l'améliorer. La conjecture de 10, 37, 1, inspirée de Suétone, est particulièrement heureuse.

Depuis que la dureté des temps a porté les éditions commentées à un prix prohibitif, l'usage s'établit de transformer les notes critiques, les préfaces et les lexiques en commentaires tout au moins sommaires. M. Ax a appliqué très heureusement cette méthode dans son édition récente du *De natura deorum*.

Notons, dans l'édition Schuster, la richesse de la bibliographie : au début, bibliographie générale de Pline, tout l'instrument nécessaire pour l'établissement du texte ; au cours de la préface, des notes importantes ; avant le lexique, une seconde bibliographie destinée plus particulièrement à la langue et à la syntaxe ; à la fin, un *index uerborum et locutionum*, qui donne un aperçu rapide de la langue de Pline. Ces sections sont propres à faire regretter « l'ample collection de *loci similes* » réunie par l'auteur pour en illustrer les caractéristiques et dont les « *rei nummariae difficultates* » ont empêché la publication. On ressentira aussi l'absence d'un index biographique sans lequel il est difficile, au milieu d'une masse de noms propres, de saisir nettement la vie qui émane de cette correspondance, le milieu qui s'y reflète et ses relations avec les œuvres des contemporains, Tacite, Juvénal, Martial, Stace, etc...

A. GUILLEMIN.

II. — Collection Guillaume Budé.

— *Plaute*, t. II : *Bacchides*, *Captiui*, *Casina*, par A. ERNOUT : 1933, 234 pages, 30 francs.

Nous n'aurons pas attendu longtemps ce deuxième volume de Plaute, et, s'il ne tient qu'à M. Ernout, les volumes restants suivront de près.

J'ai dit dans un précédent Bulletin ce qu'il fallait penser de la présentation du texte ; la traduction, dans ce volume comme dans le précédent, constitue un véritable commentaire, émanant d'un homme qui, autant linguiste que philologue, s'est fait une spécialité de l'étude des textes archaïques. Elle ne s'astreint pas à un parallélisme rigoureux, le plus souvent impossible (quelquefois pourtant réalisable ; ainsi *Cas.* 837, on pouvait peut-être éviter pour les trois diminutifs successifs : meum corculum, melculum, uerculum, de recourir à trois approximations différentes : mon petit cœur, mon doux miel, mon joli printemps) ; le soin visible, et louable, du traducteur est de donner le ton (*Cas.* 607 : aliquid aegre facere = quelque *bonne* mésaventure). Une autre préoccupation, qui révèle l'historien et fin connaisseur de la langue, est de

rendre les originalités linguistiques du texte : dans *Cas.* 825 : ubi tantillum peccassit, la traduction « si peu qu'elle bronche », nous rappelle le sens ancien et étymologique de *peccare*, qui convient excellemment dans un passage où il est question de la « pedis offensio ».

M. Ernout était, pour l'établissement du texte, bien démuni de ressources, vu que *A* manque pour la plus grande partie de ces trois pièces ; dès que son témoignage apparaît, on voit quel enrichissement en retire le texte : à peine *A* a-t-il repris, *Cas.* 535, qu'il nous apporte : une leçon *uetulis* rectificative du *uitulis* des palatins, un *popli* qu'avait déjà restitué Camerarius, un archaïque *praehibet*, une graphie *uerbecibus*, qui n'est pas nécessairement plautinienne, mais que M. Ernout retient en vertu du sage parti qu'il a pris (cf. l'Introduction au t. I, p. XXXIV) de reproduire l'orthographe du meilleur manuscrit.

De tels passages nous montrent à quel point le texte doit être imparfait là où nous n'avons pas le secours de *A* ; aussi, M. Ernout n'a-t-il pas eu la prétention de rendre ce texte partout et à tout prix intelligible ; dans maint endroit il s'est contenté de signaler les obscurités, en se gardant des remèdes trop savants qu'ont proposés les meilleurs critiques, comme L. Havet ou M. Lindsay.

Je plains M. Ernout d'avoir eu à débrouiller dans ces trois pièces l'écheveau des cantica, pour lesquels les manuscrits palatins offrent si peu de secours. Le *Early latin verse* de M. Lindsay n'apporte pas une doctrine sûre en tous points, et les travaux récents des Allemands ont tout brouillé en imposant à la métrique la considération de l'accent. Après son travail sur le texte de Plaute, M. Ernout ne sera-t-il pas mieux que personne en mesure de nous donner sur la métrique plautinienne la doctrine et le traité qui nous manque?

J. Marouzeau.

— *Sénèque, L'apocoloquintose du divin Claude*, par R. Waltz : x & 26 pages, 9 francs.

M. R. Waltz est un sénéquisant de longue date ; son *De otio* remonte à vingt-cinq ans, et il n'a pas cessé de s'intéresser depuis à l'œuvre de Sénèque. Il a mis tout son soin à traduire ce court opuscule et à le pourvoir de notes explicatives. Pour l'établissement du texte, M. Waltz suit le manuscrit *S* et ne nous donne guère dans l'apparat de quoi nous représenter l'état de la tradition. Quelques arrangements lui sont personnels : *iam diu* (14, 4) ; mais les observations présentées dans l'Introduction tendent surtout à rétablir le texte des manuscrits contre des conjectures inutiles en justifiant éventuellement les restitutions par des interprétations ingénieuses (ainsi pour le *iussoque* de 2, 1). M. Waltz n'indique pas à quelle date il a arrêté sa documentation bibliographique ;

il semble bien qu'il n'ait pu utiliser l'étude de M. L. Herrmann (*Revue belge de philologie et d'histoire*, 1932, p. 549-576), qui, d'une part, défend des passages interpolés, mais, d'autre part, propose des corrections curieuses, telles que « cristionam » et « assirionem » dans le « locus desperatus » de 12, 2.

J. Marouzeau.

— *Martial, Épigrammes*, par H. J. Izaac : 1 vol. de XL & 271 pages, 2 vol. d'ensemble 354 pages ; 40 & 45 francs.

Il faut louer M. Izaac d'avoir mené à bien la tâche ingrate que lui imposait son auteur : éditer Martial n'est pas facile, vu la multiplicité et l'état des manuscrits ; le traduire est une entreprise délicate, vu la nature des sujets traités et ce que Martial lui-même appelle la « lasciua uerborum ueritas » (*Epigr.* I, praef.).

Pour ce qui est de la traduction, M. Izaac n'a pas osé aller jusqu'au bout de sa franchise, et il a atténué la crudité du texte en multipliant « les joyeux ébats » et les « infâmes complaisances » et je ne sais quels honnêtes détours ; hélas ! les choses dites sont telles que peu importait l'indécence des mots employés pour les dire, et ce n'était qu'une question de plus ou de moins, car telle quelle la traduction ne manque déjà de verdeur : dans telle Épigramme où, par une affectation de pudeur, Martial s'abstient de nommer la chose (XI, 97), n'arrive-t-il pas au traducteur (trahison à rebours) de la nommer par deux fois?

Ce qui est plus important, c'est que dans l'ensemble la traduction ne manque ni d'exactitude ni de vigueur ; en particulier, M. Izaac s'est appliqué très heureusement à donner aux pointes finales le relief et le piquant voulu.

Le commentaire est abondant ; malheureusement, il est seulement amorcé au bas des pages, et l'essentiel en est rejeté à la fin du volume. On le trouvera encore insuffisant : dans l'épigramme du Corbeau (XIV, 74), l'épithète de « salutator » ne se comprend pas si l'on ne renvoie à Phèdre (126) ; l'épithète de « caerulei » donnée aux Bretons (XI, 53) et celle de « colorati » donnée aux Étrusques (X, 68) demandaient une explication ; de même, pour rester dans les couleurs, le verbe « palleret » appliqué à la grive (IX, 54) ; la « plainte » du pinson et le « salut » de la pie (ibid.) me laissent rêveur... Mais qui fera jamais de Martial un commentaire complet? J'aime mieux louer M. Izaac d'avoir dans ces cent pages de notes en petit texte réuni l'essentiel de ce que lui fournissaient d'utile ses prédécesseurs, en y ajoutant souvent une part d'interprétation personnelle.

Il faut le louer aussi du scrupule avec lequel, publiant le tome II trois ans après le tome I, il s'est imposé de mettre à jour sa documentation ;

la note bibliographique des pages VII à XII, due à M. H. FRÈRE, est un complément indispensable, et fort bien conçu, à l'Introduction du premier volume.

J. MAROUZEAU.

III. — Collection des classiques Garnier.

Il est impossible de rendre compte ici avec quelque détail des volumes qui viennent de paraître dans cette Collection : il est venu sur ma table, depuis le dernier Bulletin paru, près de vingt volumes ; c'est dire avec quelle ardeur (et, ce qui n'est pas toujours sans risque, avec quelle rapidité) travaillent les traducteurs.

Traducteurs attitrés, peut-on dire, car sur les couvertures des présents volumes je retrouve les noms de ceux qui, depuis plusieurs années, alimentent la collection :

M. H. BORNECQUE s'est fait une spécialité des ouvrages de rhétorique. Il a déjà publié le traité à Hérennius, deux traités de Cicéron, Sénèque le rhéteur, et deux volumes de Quintilien. Il nous donne cette fois en deux nouveaux volumes le complément de l'*Institution oratoire*. Traduction agréable, coulante, et qui incitera peut-être à lire cet auteur, bien plus « lisible » qu'on n'est porté à le croire. Naturellement on trouverait, dans un texte qui pose tant de problèmes, à chicaner le traducteur sur les détails. Dans la phrase donnée par Quintilien comme exemple d'ambiguïté (VIII, 16) : uisum a se hominem librum scribentem, « l'auteur, dit la traduction, a mal placé ses mots » ; il ne s'agit pas, à mon avis, de la place des mots, qu'on pourrait modifier sans que l'ambiguïté disparaisse ; c'est la construction syntaxique qui est visée par le mot « composuerit ». Dans l'interpellation « tanto melior » (VIII, 17), il n'y a pas l'idée de « en progrès » ; la formule est fixée, inanalysable, et équivaut à notre « bravo ! à la bonne heure ! » (cf. Plaute, *Persa* 326 ; *Trucul.* 953 ; *Bacch.* 211 ; Térence, *Heaut.* 549 ; Phèdre III, 5, 4 ; Sénèque, *Epist.* 31). La traduction de « longioribus hyperbatis » (IX, 4, 142) : « des transpositions de mots plus *longs* » ne contient-elle pas une faute d'impression qui trahit le sens?...

On doit se féliciter que Quintilien ait eu pour traducteur M. Bornecque, spécialiste des questions de prose métrique, pour les passages si importants du livre IX où ces questions sont traitées : dans plus d'un passage, la traduction fait plus que rendre le texte, elle l'éclaircit. Sur un point important (IX, 91-93), elle laisse subsister l'obscurité. Le passage vaut d'être cité, pour être soumis à un nouvel examen : « Plurimum igitur auctoritatis... habent longae (litterae syllabaeque), celeritatis breues... Acres, quae ex breuibus ad longas insurgunt ; leniores, quae a longis in breues descendunt. Optime incipitur a longis, recte aliquando a